Document généré le 23 avr. 2024 04:12

Jeu
Revue de théâtre

La vérité sort de la bouche des enfants

Christian Saint-Pierre

Numéro 117 (4), 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24670ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Saint-Pierre, C. (2005). Compte rendu de [La vérité sort de la bouche des enfants]. *Jeu*, (117), 10–12.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

La vérité sort de la bouche des enfants

C'est pas notre faute, mais il faut pas nous approcher. On a toujours été des Jouliks, et ça ça veut dire « voyous » dans la langue de Zak[1].

Au printemps dernier, Marie-Christine Lê-Huu[2] voyait son plus récent texte doublement créé. En mars, sous la houlette de Gérald Chatelain, *Jouliks* prenait l'affiche du Théâtre des Sources, à Fontenay-aux-Roses, en banlieue parisienne. Puis, en avril, le Théâtre d'Aujourd'hui terminait la saison avec cette pièce, dans une mise en scène de Robert Bellefeuille.

La tragique histoire de *Jouliks* débute le jour où les grands-parents de la Petite, la Mé et le Papé, débarquent après sept ans d'absence. Au cours de ces années, leur fille Véra et son amant Zak ont vécu un amour aussi rédempteur que dévorant. Du haut de ses sept ans, la Petite assure la narration de cette chronique d'une mort annoncée. Bien qu'elle commente l'action avec un humour vif et une lucidité peu commune, elle ne s'en détache jamais complètement. Sur tous ces *jouliks*, elle pose un regard empreint de tendresse. Rapidement, son récit fait entrevoir le gouffre qui sépare sa mère de sa grand-mère, laisse planer les lourds silences de son grand-père et nous permet de communier au puissant désir de liberté qui habite Zak, son père. Au cœur des conflits et des déceptions, la Petite est seule à représenter l'espoir d'une réconciliation. Malheureusement, son amour et sa bienveillance ne sauront éviter la catastrophe : la mort des parents par asphyxie.

Jouliks de Marie-Christine Lê-Huu, mis en scène par Robert Bellefeuille (Théâtre d'Aujourd'hui, 2005). Sur la photo : Marie-Christine Lê-Huu (la Petite), Suzanne Clément (Véra) et Patrick Goyette (Zak). Photo : Yves Renaud.

Le décor est une maison suspendue entre ciel et terre, un intérieur ouvert sur l'extérieur, exposé. Dans cette modeste habitation de campagne, les murs ne touchent pas le sol, lui-même tapissé de paille blonde. Au fond de la scène se trouve une petite butte où l'on marche comme sur une passerelle. Derrière ce couloir, une immense toile reçoit les couleurs de l'aurore et du crépuscule. Sur cette surface incandescente, des formes d'arbres se découpent à la manière d'ombres chinoises. Du toit, percé, l'eau et la lumière ruissellent magnifiquement. Dans ce lieu où ne trônent qu'une table et quelques chaises, les éclairages font vibrer l'air chaud et poussiéreux. Il en va

1. Marie-Christine Lê-Huu, *Jouliks*, Carnières/Morlanwelz, Lansman Éditeur, 2005, p. 8.
2. Diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Québec, Marie-Christine Lê-Huu est, depuis 1992, codirectrice artistique du Théâtre les Moutons noirs. Elle a une dizaine de pièces à son actif, dont *Faust, pantin du diable* (1995), *les Enrobantes, cabaret décolleté pour psychanalyste plongeant* (1998), *Chambres* (1999) et *les Disparus, chronique de la cruauté* (Dramaturges Éditeurs, 2002).

Jouliks

TEXTE DE MARIE-CHRISTINE LÊ-HUU. MISE EN SCÈNE : ROBERT BELLEFEUILLE, ASSISTÉ DE DIANE FORTIN ; SCÉNOGRAPHIE ET ACCESSOIRES : JEAN BARD ; COSTUMES : SARAH BALLEUX, ASSISTÉE DE KARINE DESMARAIS ; ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER ; MUSIQUE ORIGINALE : LOUISE BEAUDOIN ; MAQUILLAGES : SUZANNE TRÉPANIER ; COIFFURES : ANNICK GÉNÉREUX. AVEC CATHERINE BÉGIN (LA MÉ), GUILLAUME CHAMPOUX (GUILLAUME), SUZANNE CLÉMENT (VÉRA), PATRICK GOYETTE (ZAK), MARIE-CHRISTINE LÊ-HUU (LA PETITE) ET AUBERT PALLASCIO (LE PAPÉ). PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 5 AVRIL AU 5 MAI 2005.

de même pour la musique : ses accents blues et country instaurent une ambiance de bout du monde.

Marie-Christine Lê-Huu se révèle plus que convaincante dans la peau de la Petite. Elle adopte miraculeusement l'âge et la maigreur de son rôle ; son ingénuité fait mouche. Suzanne Clément était toute désignée pour endosser l'impulsive et rebelle Véra. Elle traduit, en un même souffle, la férocité et la vulnérabilité de son personnage. Malgré quelques incongruités en ce qui concerne l'accent, Patrick Goyette a le profil du bohémien ; son Zak est comme un animal traqué. Si le rôle du Papé est ingrat, il n'en demeure pas moins nécessaire. Aubert Pallascio se glisse à merveille dans la peau de ce personnage qui, s'il ne dit mot, n'en pense pas moins. Prêtant ses traits à la Mé, Catherine Bégin porte une bonne partie du spectacle sur ses épaules. Troublante d'intransigeance et de souffrance inavouée, elle nuance grandement l'archétype de la belle-mère acariâtre. Avec son jeu soutenu, sa diction impeccable et son sens du dosage, elle en impose.

La langue de la dramaturge constitue sans nul doute l'aspect le plus soigné et le plus séduisant de ce spectacle. Chacun des personnages possède une manière de dire qui lui est propre. Ciselée sans qu'il y paraisse, la syntaxe fait entendre des mélodies uniques. Il faut avouer que *Jouliks* cristallise certains des motifs les plus récurrents de l'imaginaire littéraire québécois : la malédiction familiale, la filiation féminine, la fascination pour l'étranger, la rivalité ville-campagne, la lutte des classes... Pourtant, la pièce possède une identité propre, une couleur bien personnelle dont le secret

réside sûrement dans le détonant mélange des ingrédients : un gitan bouillonnant, une enfant particulièrement sagace, une femme rebelle et passionnée, une mère durassienne et un père aussi aimant que silencieux. Avec ce judicieux amalgame, Robert Bellefeuille a réalisé un spectacle extrêmement sensible. En misant sur le jeu, la parole et la vérité des mots, il a su éviter la surenchère. En laissant toute la place à la charge émotive, sans la souligner plus qu'il ne faut, il a habilement échappé aux abîmes du mélodrame. **j**

CATHERINE CYR

Mélodrame, mode d'emploi

Trop. Sur la scène, un débordement. De larmes, de cris, d'eau de pluie. Fleuve intranquille, *Jouliks* se donne à voir, et à entendre, comme un long ruissellement doloriste. Ici, les constituantes du mélodrame – recherche de l'effet, boursouflure du sentiment, alternance de l'extatique et du pathétique – s'affichent avec ostentation, se répandent, et coulent à travers tous les systèmes de la représentation. Alors que dans la salle, tout autour de moi, les sanglots fusent et les mouchoirs se déplient, je suis peu à peu gagnée par un malaise indéfinissable. Il y a, dans cette généralisation de l'excès, quelque chose qui rebute. Profondément. L'effet ressenti me semble comparable, bizarrement, à celui produit sur la faim par ces immenses buffets chinois qui, gargantuesques, s'étalent à perte de vue. Devant ce trop-plein, ce désir commandé, souvent la faim avorte. Semblablement, grossi et déployé avec impudeur, le sensible exhibé dans cette production du Théâtre d'Aujourd'hui n'invite pas le spectateur à glisser vers lui, mais, plutôt, s'impose avec fracas. Face à cet étalement, le désir de se laisser ébranler, ou du moins de se laisser étonner par une image, un geste, un univers dramatique singulier, ne trouve nulle part où éclore et demeure en rade.